

SERGE COGITORE

LES FISSURES
DU MONDE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir le
jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre,
ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits
pour tous pays.*

ISBN 9791042539191

Dépôt légal : septembre 2026

*Ce qui traverse le monde ne vous appartient pas.
Ce que vous y laissez passer, oui.*

À mes petits-enfants, à mes futurs arrière-petits-enfants,
Je vous écris depuis un matin ordinaire.

La lumière est douce. La maison est calme. Le monde semble encore tenir debout, comme si demain allait naturellement ressembler à hier.

Je ne peux pas vous promettre que le monde que vous habiterez sera plus stable, plus juste ou plus simple que celui que nous avons connu.

Personne ne l'a jamais pu.

Mais je crois que vous n'y arriverez pas les mains vides.

Vous porterez des manières d'être, des manières de tenir debout, des manières de regarder ce qui arrive sans vous laisser défaire par ce que vous ne comprenez pas encore.

Vous les avez déjà. Je vous ai vus.

C'est cette confiance-là que je veux vous transmettre.

J'ai écrit ce livre pour vous. Pour vous dire qu'au cœur des bouleversements, il demeure toujours quelque chose qui ne se fissure pas : la capacité des femmes et des hommes à choisir, à aimer, à servir, à espérer et à se relever.

Peut-être lirez-vous ces pages dans un moment paisible. Peut-être, au contraire, lorsqu'une épreuve vous conduira à chercher un appui.

Ce livre voudrait simplement être une présence.

La mienne, à vos côtés, même quand je ne pourrai plus vous la donner autrement.

J'ai appris, au fil de ma vie, que les fissures ne détruisent pas toujours. Parfois, elles laissent passer la lumière et révèlent un chemin qu'on ne voyait pas encore.

Alors, à vous qui recevrez le monde après nous, je veux simplement dire ceci :

Je crois en vous.

Votre grand-père

Note au lecteur

À la fin de ce récit, vous trouverez Le Carnet de Louis.

Il ne prolonge pas les événements racontés précédemment.

Il en recueille ce qui demeure lorsque le bruit s'est éloigné.

Ces pages sont nées du chemin parcouru, des questions rencontrées, de ce que la vie enseigne lorsqu'on accepte de s'arrêter pour l'écouter.

Elles peuvent s'ouvrir dans l'ordre.

Ou s'ouvrir au hasard, selon le moment, le besoin, la question qui vous accompagne.

Ce carnet n'apporte pas de réponses définitives.

Il voudrait laisser une place où chacun puisse entendre les siennes.

Préface

Les fissures ne sont pas la fin

Il y a des livres qu'on écrit parce qu'on a quelque chose à dire. Celui-ci est né autrement.

Il est né d'un moment où je n'avais plus les mots pour ce que je voyais. Pas un drame soudain. Pas une rupture nette. Plutôt cette sensation, progressive et étrange, que quelque chose se déplaçait sous nos pieds sans que personne ne le nomme vraiment.

Les journées continuaient. Les repas se préparaient. Toujours les mêmes informations, les mêmes problèmes, les mêmes réponses. Et pourtant, quelque chose dans l'air avait changé de nature.

Comme lorsqu'une maison se fissure. Pas d'un coup. Par endroits. Silencieusement. Et qu'on ne sait pas si c'est le mur qui cède ou simplement la maison qui respire.

J'ai mis du temps à comprendre ce que je vivais.

Ce n'était pas une crise au sens habituel du terme. Ce n'était pas non plus une simple inquiétude passagère. C'était quelque chose de plus profond : le sentiment que les certitudes sur lesquelles nous avons construit nos vies n'étaient plus tout à fait solides. Pas effondrées. Mais moins évidentes.

L'histoire se déroule sur quelques semaines, dans une maison qui rassemble une famille, au moment où le monde autour commence à ne plus répondre comme avant.

Rien de spectaculaire. Rien d'héroïque. Juste des gens ordinaires, avec leurs peurs et leurs forces, leurs désaccords et leurs silences, qui apprennent – ou tentent d'apprendre – à tenir autrement quand tenir comme avant ne suffit plus.

J'ai écrit ce livre pour mes petits-enfants. Il s'est adressé, en s'écrivant, à d'autres.

Car une fissure, je l'ai appris, n'est pas seulement une rupture en puissance. C'est aussi un passage.

Et ce qui traverse ce passage, ce qu'on y met, ce qu'on y protège, ce qu'on y transmet, c'est peut-être là ce qui, dans les temps incertains, fait toute la différence.

Ce livre ne propose pas de solution. Il ne cherche pas à rassurer sur le fond. Il cherche simplement à dire : vous n'êtes pas seuls dans ce que vous traversez.

Et ce que vous en ferez, vous appartient.

CHAPITRE 1 – Ouverture

*12 mars – Fin d’hiver –
Le Mas des Racines et des Rameaux*

Chaque matin, Claire allait fleurir la grotte.

Louis la regardait partir depuis la fenêtre, le même chemin, les mêmes fleurs coupées la veille, les mêmes pas sur le gravier humide. Il n’avait jamais compris, tout à fait, ce geste-là.

Ce matin de mars, il l’a regardée partir comme les autres fois. Puis il continua à suivre des yeux sa silhouette, alors même qu’elle avait disparu derrière les arbres. Comme si, sans raison précise, il avait cessé de regarder trop vite.

Puis il a enfilé sa veste et il est sorti. L’air piquait. L’hiver n’avait pas dit son dernier mot. Il s’est arrêté dans la cour, les mains dans les poches.

Et il a regardé.

On ne le voit pas tout de suite.

Il faut quitter la route principale, prendre à gauche après le pont de pierre, suivre un chemin de terre qui hésite entre deux collines, comme s’il n’avait jamais tout à fait décidé de sa direction. Puis passer sous une voûte d’arbres anciens.

Le gravier crisse. Les voix se taisent d’elles-mêmes.

Alors seulement il apparaît.

Le Mas ne ressemble à aucune autre maison.

Ce n’est ni une demeure unique, ni un domaine fermé. Plutôt un ensemble discret, plusieurs bâtisses reliées entre elles, des passages couverts, des jardins qui se répondent, des chemins que l’on connaît sans les avoir appris. Rien d’imposant. Rien de démonstratif. Juste adapté.

Et pourtant, tout tient.

On ne sait pas d’abord pourquoi. On le sent avant de pouvoir le nommer.

Toutes ces portes, d’une manière ou d’une autre, mènent vers un même centre.

Chacun des cinq enfants et sa famille y a trouvé sa place sans jamais s’y enfermer.

Au cœur, une grande pièce. Une cheminée large, presque béante. La lumière entre par trois côtés.

Une table longue, trop longue, dirait-on.

Mais cette famille n’a jamais vraiment tenu dans l’ordinaire.

C’est là qu’on se retrouve sans prévenir. Là où on se recentre. Là qu’on parle fort, parfois. Là qu’on écoute longtemps. Ici, les silences ont appris à ne pas faire peur.

Les repas y durent. Non par excès, par nécessité. Comme si la table retenait les gens le temps qu’émerge quelque chose qui, ailleurs, resterait suspendu.

Et puis il y a l’arbre.

Il est là, au centre de la cour, légèrement en retrait. Son tronc est large. Marqué par les années, comme pour témoigner. Ses branches s'étendent au-dessus des toits, dessinant une ombre mouvante qui accompagne les heures du jour.

Les enfants courent autour sans y penser. Les anciens s'y arrêtent davantage. Personne n'aurait su dire ce qui les retenait là quelques instants de plus.

Personne ne sait vraiment quand il a été planté. Certains disent qu'il était là avant la maison.

D'autres qu'il en est la raison. Mais tous savent, sans se l'être dit, qu'il est là lorsque quelque chose doit tenir.

Et autour du Mas, le petit bois.

Les enfants y ont leurs royaumes invisibles, des cabanes à moitié construites, des chemins qui ne mènent nulle part, et qui pour cette raison même méritent d'être parcourus. Des cachettes que les adultes feignent de ne pas connaître.

À l'extrémité du bois, là où les arbres se resserrent et où la lumière arrive autrement, une masse plus sombre. Une petite grotte creusée dans la roche.

Au centre, accrochée aux pierres humides, une Vierge en faïence bleue et blanche. Modeste. Ancienne.

Chaque jour fleurie par Claire, sans qu'elle en fasse une affaire. Comme certains gestes qui, à force d'être fidèles, cessent de demander une explication.

Ici, on ne vit pas tous ensemble.

Et pourtant, on ne vit jamais vraiment séparés. On arrive lesté de ce qui nous occupe ailleurs.

On repart autrement. Sans toujours savoir ce qui a changé.

Ce matin de mars, le Mas est encore vide de ses enfants et de leurs familles.

Seuls Louis et Claire y vivent toute l'année, dans cette quiétude particulière des maisons pourtant faites pour plusieurs.

Il n'y a pas de mélancolie dans ce silence-là. Juste une attente tranquille, habituée à elle-même.

L'hiver n'a pas dit son dernier mot. Louis s'arrête dans la cour. Lève les yeux vers les branches, encore nues, mais déjà en mouvement.

Puis il regarde autour de lui. Rien n'a changé.

Et pourtant.

Quelque chose, ce matin, est différent.

Pas dans la lumière.

Pas dans les pierres.

Dans la manière dont les choses se présentent.

Comme si le monde, sans changer d'apparence, s'était légèrement décalé.

Il reste là, un peu plus longtemps que nécessaire.

Il est un homme habitué à comprendre.

Depuis toujours, cela lui avait suffi.

Mais ce matin, comprendre semblait venir trop vite.

Il demeura immobile.

Rien ne se produisait.
Le vent passait dans les branches encore nues.
La pierre gardait la fraîcheur de l'hiver.
Au loin, Claire était encore près de la grotte.
Et pourtant...
Quelque chose demandait seulement d'être regardé plus longtemps.
Louis ne chercha pas à le saisir.
Il resta là.

Chapitre 2 – Les arrivées

*25 mars – Printemps naissant –
Le Mas des Racines et des Rameaux*

Le gravier ne ment pas.

Louis le savait depuis longtemps. On entend une voiture avant de la voir. On reconnaît quelqu'un à sa façon d'arriver, lentement ou vite, avec précaution ou sans y penser. Chaque retour a son propre bruit.

Ce matin-là, il attendait sans attendre. Debout, près de la fenêtre, une tasse entre les mains, les yeux posés sur la cour vide.

Claire était déjà dans la cuisine. Quelque chose mijotait. L'odeur avait commencé à remplir la maison avant même que les premiers moteurs ne se fassent entendre.

La voiture s'arrêta presque sans bruit. Le gravier crissa une dernière fois, puis se tut.

Paul resta un instant immobile, les mains posées sur le volant, la vitre ouverte.

Devant lui, la maison semblait inchangée. Les mêmes pierres. La même lumière sur les toits. L'arbre au centre de la cour, ses branches encore à moitié nues.

Rien n'avait bougé.

Et pourtant. Il ne savait pas encore quoi.

Il demeura quelques secondes sans chercher ce qui lui donnait cette impression. Il coupa le moteur.

— Tu attends quoi ? lança Elisabeth en ouvrant la portière.

Sa voix était douce, mais sans détour.

— Rien... répondit-il après un silence. J'écoute encore.

Elle sourit légèrement.

— Alors écoute en marchant.

Ils sortirent. Le gravier crissa sous leurs pas. L'air avait cette fraîcheur du début de printemps, encore hésitante, comme si la saison elle-même n'avait pas tout à fait décidé de s'installer.

Paul leva les yeux vers l'arbre.

— Il a repris, dit-il à mi-voix.

— Comme chaque année.

— Oui... comme chaque année. Et pourtant, chaque printemps semblait recommencer autrement.

Ils restèrent quelques secondes sans bouger. Puis une portière claqua plus loin.

Claire apparut sur le seuil, s'essuyant les mains dans un torchon qu'elle tenait comme un prolongement d'elle-même.

— Vous êtes en avance, dit-elle en s'approchant.

— Ou vous êtes en retard, répondit Elisabeth.

Claire eut un rire bref. Juste.

— Ici, personne n'est jamais en retard.

Elle embrassa Paul. Longuement.

— Comment vas-tu, mon grand ?

— Bien.

Elle le regarda une seconde de plus que nécessaire.

— Bien... vraiment ?

Paul esquissa un sourire.

— On verra.

Un nouveau véhicule entra dans l'allée. Plus rapide. Moins attentif.

— Ça, c'est Thomas, dit Claire sans se retourner.

La voiture s'arrêta net. Thomas sortit, téléphone à la main, encore accroché à ce qu'il venait de quitter.

Il leva les yeux. Aperçut Paul. Hésita une fraction de seconde seulement. Puis il s'approcha.

— Ça va ?

— Oui. Et toi ?

— Oui... enfin... oui.

Ils se serrèrent la main, puis s'enlacèrent brièvement. Le geste était sincère. Quelque chose restait pourtant en suspens.

— Tu es resté combien de temps, la dernière fois ? demanda Paul.

— Pas longtemps.

— Je sais.

Pas un reproche. Juste un constat.

La voiture de Célia pénétra dans la cour. Elle descendit de la voiture et marcha vers Claire les bras ouverts.

Elles se tinrent un moment sans parler.

Ce n'était pas une habitude de façade.

Marc arriva à son tour. Ponctuel comme toujours, ni en avance, ni en retard. Il serra la main de Paul, donna une accolade à Thomas.

— Tout le monde est là ?

— Presque, dit Claire.

— Pierre et Sophie ?

— Ce soir. Ils arrivent avec les enfants après l'école.

Marc, du regard, faisait le tour de la cour, évaluant, mesurant, cherchant sans doute ce qui aurait changé depuis la dernière fois.

Tout semblait à sa place.

Jeanne surgit derrière Thomas.

Courant presque, contournant tout le monde avec cette précision tranquille des enfants qui savent exactement où ils vont.

— Papé !

Elle se jeta dans ses bras.

Louis la reçut. Ce poids léger et chaud. Ces bras autour du cou. Cette manière de s'abandonner sans réserve.

— Comme tu as grandi.

Elle se redressa, le regarda. Sérieuse.